

ROMANS FRANÇAIS

La soif de l'art

Enrique VILA-MATAS

Avec son auteur célèbre posant dans un restaurant chinois pour une manifestation artistique en Allemagne, le Catalan Enrique Vila-Matas poursuit son exploration des méandres de la création et de la figure de l'écrivain. Portrait d'un provocateur qui se joue des règles.

La restauration serait-elle l'avenir de la littérature ? Il n'y a qu'à voir le succès des ouvrages de cuisine dans les librairies, les récompenses éditoriales parrainées par des établissements dits « de bouche » ou ces tablées d'auteurs en train de refaire le monde, après un bon repas trop arrosé... Le nouveau petit bijou d'Enrique Vila-Matas ajoute un nouvel ingrédient à cette théorie certes aussi contestable qu'un ongle cuit au barbecue. Ou, plutôt, qu'un canard laqué réchauffé au micro-ondes. Dans *Impressions de Kassel*, l'auteur catalan imagine en effet une situation ubuesque : un écrivain connu doit passer, dans le cadre d'une manifestation d'art contemporain, tous les matins, pendant trois semaines, dans un restaurant chinois, en Allemagne... Pure invention ? « Eh, non, ça m'est vraiment arrivé, je vous assure, s'amuse l'auteur. Mais ne parlons pas trop de cuisine chinoise. Les journalistes espagnols se focalisaient là-dessus alors que ça n'a pratiquement aucun intérêt dans le roman. » Il ne s'agit en effet que d'un prétexte à l'action. En d'autres termes, un « mcguffin » – véritable clé du livre, ce concept cher à Hitchcock est d'ailleurs explicité par l'exemple (le vol de Janet Leigh dans *Psychose*, la statuette dans *Le Faucon maltais*, etc.), dès les premières pages d'*Impressions de Kassel*... Quoi qu'il en soit, voilà un postulat cocasse, décalé, assez chic aussi – bref, tout à fait à l'image de l'univers de ce dandy barcelonais, traduit dans une trentaine de langues et dont le nom figure fréquemment dans la liste des éventuels « nobélisables »...

C'est un peu par hasard que Vila-Matas est devenu écrivain. A la fin des années 1960,

il entame des études de droit, rédigeant en parallèle des critiques de cinéma dans la revue *Fotogramas*. Frondeur et provocateur, il compose de fausses interviews – notamment de Marlon Brando –, marquant déjà un goût prononcé pour le détournement et les mystifications, distillé dans toute son œuvre. « J'ai toutefois bel et bien rencontré Fritz Lang, lors d'un festival à Saint-Sébastien, mais j'avais l'impression que notre conversation n'était rien d'autre qu'une fiction ! » S'il a signé quelques courts-métrages et documentaires, Enrique Vila-Matas n'a pas opté pour le grand écran. « Il m'a fallu presque quarante ans pour commencer à

d'une chambre de bonne, rue Saint-Benoît à Paris, dont la propriétaire n'est autre que Marguerite Duras. Il en tire le très beau *Paris ne finit jamais*, paru en France en 2004 « Après l'écriture de ce texte, j'ai compris qu'elle m'avait marqué, alors que je n'y croyais pas jusqu'alors – son sens de l'immobilité, de la lenteur... J'ai réussi à lire Marguerite Duras avec un certain recul et j'aime bien ses livres comme *Le Square* ou *L'Après-midi de Monsieur Andesmas*. Cela me touche de savoir qu'elle a rejoint les classiques, avec son écriture osée, personnelle, audacieuse. Je me souviens d'avoir assisté avec elle à l'avant-première d'un long-

Dickens n'a jamais prétendu appartenir à une avant-garde et, pourtant, il a modifié quelque chose dans l'histoire littéraire, tout comme Proust

maîtriser la technique littéraire, alors, le septième art... De toute manière, je n'aime pas tellement le cinéma espagnol contemporain, à part peut-être Victor Erice, quelques films d'Almodóvar et le travail du Catalan Albert Serra... » Il ajoute, non sans provocation : « La production hispanique est trop souvent plombante, un peu comme tous ces romans réalistes ennuyeux, qui semblent porter des costumes gris... » Vila-Matas se rapproche davantage de l'esprit de certains créateurs français.

Au milieu des années 1970 – juste après avoir fait paraître son premier roman, jamais traduit dans l'Hexagone –, il est le locataire

métrage d'un autre membre éminent du Nouveau Roman, Alain Robbe-Grillet. A la fin de la séance, celui-ci est allé la voir pour lui dire qu'il appréciait beaucoup ses films, et elle lui a répondu : « Moi, je n'aime pas les tiens ! » » Amoureux de Nathalie Sarraute, Samuel Beckett, Raymond Roussel ou Georges Perec, le Barcelonais a toutefois attendu les années 1990 pour connaître un joli succès critique en France – alors qu'il publiait depuis des années de l'autre côté des Pyrénées. Entre autres récompenses, *Bartleby et compagnie* a reçu le prix du Meilleur Livre étranger en 2000 et *Le Mal de Montano* a été gratifié du prix Médicis

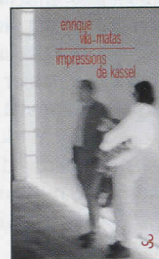
saisi par la solitude et par l'ennui, car je me demandais sans cesse ce que je faisais là. Phénomène curieux, si les gens parlaient autour de moi en allemand ou en chinois – deux langues que je ne connais pas –, j'avais pourtant l'impression de comprendre ce qu'ils disaient. Enfin, pour partie. »

Construisant habilement son récit en courts fragments, l'écrivain nous balade avec humour dans son livre comme dans une exposition labyrinthique, où les surprises kafkaïennes ne vont pas manquer, où les traces de l'histoire européenne se rappellent à vous et où le sacro-saint « mcguffin » va servir de fil conducteur. « J'ai cherché également à m'interroger sur le rôle de l'écrivain ou de l'artiste dans notre monde contemporain. Sur sa place, au sens strict comme au sens figuré. » *Impressions de Kassel* tente aussi de savoir ce que signifie le concept d'« avant-garde ». Vila-Matas s'en amuse : « S'en revendiquer, c'est déjà ne plus en faire partie... Dickens n'a jamais prétendu appartenir à une avant-garde et, pourtant, il a modifié quelque chose dans l'histoire littéraire, tout comme Proust, et beaucoup d'autres. C'est pour cette raison que j'ai une profonde antipathie pour Philip Roth – entendons-nous bien, c'est un grand écrivain... Le problème, c'est qu'il se contente de faire du Saul Bellow... »

Le débat dépasse alors le domaine des lettres et s'enclenche sur la querelle entre les écoles picturales ennemies : les figuratifs contre les abstraits. Cette guerre des clans artistiques peut même avoir des conséquences politiques inattendues. « Je connaissais le père de Manuel Valls, Xavier. Je me souviens d'une discussion entre celui-ci et le peintre abstrait, Antoni Tàpies, qui détestait les tableaux de Valls, les trouvant réactionnaires. Le fond de l'affaire, c'était surtout une querelle du pouvoir. C'est ainsi que Tàpies est devenu le champion de la peinture catalane, contrôlant tous les mouvements jusqu'à sa mort. Quant à Valls, il a quitté l'Espagne pour tenter sa chance en France... Et vous, les Français, en avez les conséquences aujourd'hui ! » On s'amuse à refaire l'histoire : et si le père du futur Premier ministre avait choisi la voie de l'abstraction ? « Tàpies l'aurait sûrement fait assassiner. » Preuve que si on ne rigole pas avec la création, on peut toutefois s'en amuser.

Baptiste Liger

★★★ *Impressions de Kassel (Kassel no invita a la lògica)* par **Enrique Vila-Matas**, traduit de l'espagnol (catalan) par André Gabastou, 360 p., Christian Bourgois, 22 €



Une balade concoctée avec humour par Enrique Vila-Matas, où les surprises ne manquent pas.

étranger 2003. Ainsi, de livre en livre (citons parmi ses plus belles réussites *Imposture*, *Docteur Pasavento*, *Le Voyage vertical* ou *Dublinsca*), Vila-Matas a imposé un univers dans lequel il développe son obsession pour la figure de l'écrivain, s'interroge sur les méandres de la création, joue avec les règles de la logique, de la réalité ou des faux-semblants et s'amuse comme un fou à mettre en connexion les œuvres littéraires les unes avec les autres. Ou même, à l'occasion, avec les travaux de plasticiens.

C'est ainsi qu'en 2012 le héros-narrateur (et alter ego de l'auteur) d'*Impressions de Kassel* va se retrouver à la foire d'art contemporain Documenta 13, les charmes de la jolie Maria Boston – « jeune fille rayonnante, grande, cheveux noirs, très noirs, robe rouge et merveilleuses sandales dorées » ayant

réussi à le convaincre d'y participer. Il débarque donc à Kassel, en Allemagne et, chaque jour, se rend au restaurant chinois Dschingis Khan, dans les faubourgs de cette cité pas forcément glamour, afin d'être observé en pleine réflexion par des badauds qui s'en moquent. Sorte de « Tintin au pays des installations et des performances » – où l'écrivain découvre les travaux de Pierre Huyghe, Tino Sehgal ou Janet Cardiff –, il saisit que la Documenta n'est pas seulement une exposition, mais une œuvre en tant que telle, faite pour être vécue de l'intérieur et que lui-même forme l'un des composants de cette création...

« Quand j'étais dans le bus pour aller jusqu'au restaurant, j'avais l'impression d'être un personnage d'un film de Wim Wenders, se souvient Vila-Matas. J'étais

EXTRAIT « Nous nous sommes arrêtés pour manger des saucisses de Francfort à la terrasse d'un bar de la Theaterstrasse et j'ai récupéré plus vite que je ne m'y attendais, mais je n'ai pu éviter de me remémorer cette histoire si ridicule qui, depuis mon enfance, m'empêche de manger une saucisse de Francfort sans que je me rappelle les deux livres de boue dans les semelles que mon grand-père disait avoir accumulées dans ses chaussures près de Francfort pendant la Première Guerre mondiale. [...] Essayant de fuir mentalement le souvenir fangeux, j'ai dit à Boston la première chose qui m'est passée par la tête. Elle était aussi spontanée qu'extravagante et, vue d'aujourd'hui, peut-être un peu suicidaire, quoique, ne souhaitant pas trop me mortifier, je préfère percevoir la question comme un vrai caprice, un mcguffin : – Crois-tu qu'il puisse y avoir un lien, même extrêmement ténu, entre avant-garde et parfum aryen ? » (page 92)